

GILLETTE, ATLAS D’UNE LAME

1er AVRIL 2058

J’étais entré dans le dernier mois de ma vie, une échéance qu’on ne pouvait plus repousser.

Quatre-vingt-treize ans, et j’avais toujours cru être un pêcheur.

En fait, je n’y avais rien compris, putain.

Quelqu’un m’avait représenté sur une photographie : barque en bois, canne à pêche à la main, le Vésuve derrière moi.

Comme si j’étais l’homme qui avait appris où lancer l’hameçon. L’homme qui sait.

Puis je regardai l’image plus attentivement.

Le poisson que j’ai pris ne bouge pas. Il ne suffoque pas.

Il lit. Il lit GILLETTENARRATIVE. En anglais, en espagnol, en chinois, en amharique, en ourdou, en arabe.

J’ai pris le poisson. Le poisson m’étudie.

Pendant des années, j’avais cru que l’évolution voulait dire parler plus de langues, avoir plus de cartes, plus d’éditions.

Vingt-deux éditions. Cinq avec de nombreux volumes. Dix-sept sans même les compter. Mais putain, combien est-ce que j’ai écrit ?

Puis je compris que l’évolution, ce n’est pas la quantité d’eau que l’on a traversée. C’est de savoir si, pendu à un hameçon, on a encore la lucidité de lire.

Le poisson d’avril n’est pas une blague que l’on fait aux autres. C’est la blague que la vie vous fait quand vous croyez être le pêcheur et découvrez que vous êtes le poisson.

Et si vous avez de la chance, ce jour-là, vous apprenez aussi à lire.

Je l’appris ce jour-là. Mais j’étais déjà à la fin, et une ligne d’arrivée ne laisse aucun souvenir. Seulement la possibilité d’être inoubliable.

Ferdinando